

## LIRE NUMÉRIQUE

**Antoine Compagnon**

**Gallimard | *Le Débat***

**2012/3 - n° 170**  
**pages 103 à 106**

**ISSN 0246-2346**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-103.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Compagnon Antoine, « Lire numérique »,  
*Le Débat*, 2012/3 n° 170, p. 103-106. DOI : 10.3917/deba.170.0103  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Antoine Compagnon

## Lire numérique

Comme tout le monde, depuis bientôt trente ans je lis un peu plus sur écran chaque année, et un peu moins sur papier. Cela a commencé modestement, par mes propres écritures, quand je suis passé de la machine à écrire au traitement de texte et que je me suis mis à me relire et à me corriger sur un PC. Très vite, d'autres basculements ont suivi, à commencer par la messagerie électronique et le rituel de son dépouillement matutinal, avec plusieurs conséquences importantes : le volume du courrier administratif sous enveloppe s'est brusquement réduit, mais on avait déjà abattu une grosse part de sa besogne chez soi, avant de partir pour le bureau.

Ensuite, je me rappelle avec une certaine émotion le jour où j'ai consulté pour la première fois Internet, à la bibliothèque de l'Université Columbia, ébahi par les ressources qui s'y trouvaient déjà – dérisoires à l'échelle actuelle. Quand je suis parti pour New York en 1985, j'allais une fois ou deux par semaine acheter *Le Monde*, celui de l'avant-veille au mieux, au point de vente le

plus proche, sur la 72<sup>e</sup> Rue, à trente bonnes minutes à pied de chez moi. Sur la Toile, j'ai vite pris l'habitude de feuilleter quotidiennement la presse de Paris, et j'ai marché beaucoup moins, deux effets plus ou moins heureux de l'extraordinaire globalisation et accélération du monde : on est partout en même temps.

J'ai raconté ailleurs le jour où, il y a quelques années, je me suis surpris à commencer de parcourir un article du *New York Times*, ramassé sur mon paillason, puis, comme l'article m'intéressait et que je voulais le consulter plus attentivement, à allumer mon ordinateur pour en poursuivre la lecture à l'écran. Le geste avait été instinctif, automatique. C'était une première, comme si je me sentais désormais mieux, pour lire attentivement le journal, à le faire dans sa version numérique plutôt que sur le papier. L'article, il est vrai, parlait de Kindle, la nouvelle liseuse d'Amazon, mais le sujet, je crois, n'y était pour rien.

Était-ce le terme, ou une étape importante, d'un processus d'adaptation qui avait pris une douzaine d'années et qui, non seulement pour la presse mais aussi pour les livres, m'amenait à l'écran pour lire sérieusement? Je me rappelle aussi le premier séminaire pour lequel j'ai indiqué une bibliographie composée d'ouvrages disponibles quasi exclusivement sous forme numérique. Il y a de cela environ quinze ans; ce séminaire portait sur les « Antimodernes », sur lesquels j'ai ensuite écrit un livre – imprimé. Plusieurs sources essentielles ne se trouvaient pas alors en librairie, comme *Les Soirées de Saint-Petersbourg* de Joseph de Maistre, ou les écrits politiques de Chateaubriand, textes réédités depuis. À cette occasion, j'ai compris qu'Internet, avec Google Books, Gallica, Archive.org notamment, me permettait de proposer des enseignements que je n'aurais jamais pu envisager auparavant.

Le monde numérique a plus profondément encore transformé mon métier de chercheur en multipliant les ouvrages et les revues auxquels j'ai accès de chez moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, en dehors des heures d'ouverture de la Bibliothèque nationale de France. Je vérifie, avant de me déplacer à la bibliothèque, si le livre dont j'ai besoin existe sous forme numérique, et j'ai constitué dans mon ordinateur une bibliothèque de mes auteurs de prédilection.

Quelle que soit la discipline, nous ne travaillons plus du tout comme par le passé – passé, il faut le redire, qui n'est pas encore très éloigné de nous. En faisant des rangements, je me suis débarrassé de piles de photocopies d'articles de revues accumulées depuis trente ans. Je n'en ai plus besoin. Si je voulais les relire, je les retrouverais sans peine sur JSTOR, Project Muse, Cairn, Persée, Revues.org, ou ailleurs. Sur Gallica, je

consulte presque tous les jours un vieux numéro du *Figaro*, du *Temps* ou de la *Revue des Deux Mondes*. Sur Factiva ou LexisNexis, je retrouve les articles de la presse récente qui m'ont échappé. Le problème, c'est que je me perds entre tous mes mots de passe, chaque site posant des contraintes différentes de caractères, de chiffres et de majuscules. D'autre part, comme nous pouvons travailler tout le temps, certains d'entre nous ne résistent pas et tombent malades, deviennent ce que les Japonais appellent des *hikkimori*, des autistes de la Toile, des *cyber-addicts* qui ne sortent plus de chez eux et se nourrissent de pizzas livrées.

Mais j'évoque le passé. Depuis deux ou trois ans, tout a encore changé. Aujourd'hui, je ne ramasse plus mon journal sur le paillason; je le reçois sur ma tablette. L'autre jour, arrivant à un rendez-vous chez le médecin et m'apercevant que j'avais oublié d'emporter de la lecture, au lieu de m'inquiéter, je me suis rappelé que je disposais de toute ma bibliothèque classique dans mon iPhone – l'édition Grasset de 1913 de *Du côté de chez Swann*, ainsi que l'édition Gallimard de 1919, par exemple. Dans la salle d'attente, je me suis plongé dans *Sense and Sensibility*. Ma tablette, je l'ai déjà confessé ailleurs, m'a fait relire de gros romans russes, anglais ou américains dans lesquels je ne pensais pas m'enfoncer de nouveau. Il est désormais agréable de partir en voyage sans devoir décider quels livres on emportera et de pouvoir télécharger du bout du monde le texte que l'on a subitement envie de lire ou de relire.

Sans doute certaines lectures sont-elles plus adaptées au téléphone mobile, comme les textes courts, les articles de journaux ou les essais d'actualité que l'on feuillette vite; d'autres conviennent mieux à la tablette, comme les romans dans

lesquels on aime s'oublier. En remontant récemment le couloir central d'un avion, j'observais que la plupart des voyageurs étaient absorbés par leur petit écran : s'ils n'y regardaient pas un film, ils y lisaient un thriller ou une biographie. Un inconvénient des liseuses et des tablettes, c'est quand même que l'on ignore le titre de l'ouvrage qui passionne ses voisins. Aucun de ces supports ne semble cependant convenir à la poésie, qui demande des blancs typographiques, exige une composition artistique, encore que ce soit là un préjugé moderne, puisque Baudelaire n'avait qu'une hâte, qui était de voir publier ses poèmes dans la presse à grand format et à grand tirage salissant les doigts. Dans mon iPhone, j'ai téléchargé des *haikai*, parfaits bréviaires pour le métro.

Nous lisons toutefois autrement sur écran, et la lecture sur écran a aussi modifié la manière dont nous lisons sur papier. Nous avons pris l'habitude de lire de façon plus discontinue, plus parcellaire et préhensive. Nous butinons d'une information à l'autre. Nous nous arrêtons pour éclairer un détail, dérivons sur Wikipédia et, pour finir, nous avons oublié le texte dont nous étions partis. Quand il m'arrive de rechercher une page par où je suis passé, à l'onglet « historique » de Firefox, je suis sidéré par le parcours que j'ai suivi.

Ma génération sait encore lire de manière prolongée, sans trop naviguer. De fait, quand je me replonge dans un livre sans secours numérique, le plaisir est d'autant plus intense que l'expérience est devenue plus rare. Mais qu'en sera-t-il des générations suivantes ? Cette lecture-là leur sera-t-elle encore accessible ? Peut-on lire *À la recherche du temps perdu* ou la *Phénoménologie de l'esprit* en papillonnant à tout bout de champ ? Ces livres exigent un temps long, non distrait, ininterrompu, ils demandent une lecture

soutenue, patiente et concentrée. Il m'est arrivé de dire que le temps de la lecture était le temps de l'ennui, celui des grandes vacances passées à lire de gros romans russes. Or l'ennui et le numérique sont deux concepts proprement hétérogènes.

La dernière invention des éditeurs pour sauver la lecture de l'ennui – et pour maintenir leurs profits –, ce sont les livres hybrides, *books* en anglais, qui parsèment le texte électronique de vidéos, dans le dessein avoué de rendre le livre de Gutenberg moins archaïque. Sur sa liseuse ou sa tablette, on clique sur un lien et le spectacle commence. D'importantes maisons d'édition américaines parient sur cet objet multimédia pour continuer d'attirer les lecteurs. Elles avaient commencé par publier sous cette forme des livres pratiques – la vidéo est utile dans un manuel de *fitness* –, mais Simon & Schuster, depuis 2009, publie des romans numériques multimédias. Les romans interactifs, intégrant les contributions des lecteurs, se répandent aussi sur Internet.

Bref, il se peut que la notion du texte linéaire soit en voie d'extinction et qu'il devienne indispensable de reformater les livres anciens pour que l'on continue de les lire. Il y a un certain temps déjà, j'ai suggéré que l'on disposerait bientôt d'éditions de Proust où l'on cliquerait sur la sonate de Vinteuil pour entendre du Franck ou du Fauré, sur « Le Port de Carquethuit » d'Elstir pour voir des Boudin ou des Monet. Cela a choqué. On accepte les notes qui apportent des renseignements historiques et qui signalent des modèles, mais bientôt le lecteur ne se satisfera plus de devoir passer par Wikipédia pour donner de l'épaisseur aux sources et références de Proust. Il les voudra à portée de main sur sa liseuse. Une des facultés les plus sollicitées par la lecture traditionnelle se trouvera dès lors sans emploi : l'imagination, grâce à laquelle

nous donnions de la réalité à la fiction, grâce à laquelle nous nous représentions Manon quand l'abbé Prévost se contentait d'écrire qu'elle avait « l'air de l'Amour même ».

De fait, ces livres à notes numériques existent déjà, par exemple la superbe application pour iPad du roman culte de Jack Kerouac, *On the Road* (A Penguin Books Amplified Edition, juillet 2011). En plus du texte de 1957, des variantes et des brouillons, on y trouve les itinéraires interactifs des voyages de Kerouac à travers les États-Unis en 1947, 1949 et 1950, ses propres croquis de ses déplacements, une carte animée des citations de Kerouac sur les différentes villes et régions traversées, sans compter une biographie, des photos de l'album de famille et des souvenirs de la *Beat Generation*, ainsi que des enregistrements audio de l'écrivain et des entretiens en vidéo avec ses amis, etc. Un vrai trésor ! On se prend à espérer que d'autres « éditions amplifiées » voient bientôt le jour.

Certains disent que la lecture sur Internet est une résurrection de la lecture prémoderne, celle qui a précédé Gutenberg et l'époque du livre. Une amusante vidéo norvégienne (« *Introducing the Book* », NRK, 2007) a beaucoup circulé sur YouTube il y a quelques années ; elle illustre le désarroi d'un moine devant le premier livre, hésitant à tourner la page. Le livre aurait été une parenthèse. Nous reviendrions à la lecture intermittente, digressive et collective qui se pratiquait avant que le livre n'encourageât à la solitude, à l'individualisme et à l'imagination. Les conséquences pourraient être profondes, si le sujet moderne, le Moi moderne, a pour modèle le lecteur cherchant son chemin dans les livres,

prenant conscience de lui-même comme lecteur, à l'image de Montaigne, impensable sans sa librairie, la tour de ses livres, passant de ses lectures des classiques, récemment rendus disponibles par l'imprimerie, à la recherche de soi et à l'autoportrait. Si, depuis le temps de Montaigne, la subjectivité est inséparable de l'expérience de la lecture, que sera la subjectivité de l'ère numérique, quand nous aurons tout à fait sauté le pas ?

Avec la lecture, l'écriture change elle aussi. Les éditeurs disaient il y a quelques années qu'ils reconnaissaient aussitôt les manuscrits qui avaient été composés au traitement de texte (maintenant ils le sont tous). Ils y sentaient un certain relâchement de la forme, une allure digressive, faite d'additions, de trouvailles. L'effet n'est pas seulement celui du logiciel, qui peut faire perdre de vue la structure d'ensemble d'un texte, ses proportions, son harmonie, mais aussi celui d'Internet, qui permet toutes les excroissances, gonfle, boursouffle le texte de bulles numériques.

Sans doute ; mais je m'aperçois que je décris quelque chose qui ressemble diablement aux *Essais* de Montaigne, rédigés à un autre moment de transition, celle de la culture rhétorique à la culture typographique. Nous vivons une révolution comparable entre le livre imprimé et le monde numérique. La lecture et l'écriture nouvelles sont encore tâtonnantes, mais le livre imprimé n'est pas mort. Il s'en publie même de plus en plus chaque année.

*Antoine Compagnon.*